



le poche de la semaine



Un monde merveilleux
★★★★☆
PAUL COLIZE
Editions Folio
320 p., 9,20 €.

Polar belge à double détente

Il est bien rare qu'un polar belge soit aussi belge. Octobre 1973. Alors que la guerre fait rage sur le plateau du Golan, le premier maréchal des logis Sabre, instructeur tankiste sur char Léopard, se voit confier une mission étrange : prendre en charge une jeune femme à Bruxelles puis la véhiculer où elle le souhaite, sans poser de questions. Avec pour toutes ressources une enveloppe d'argent liquide, un pistolet GP, une Mercedes 220D presque neuve et tout de même une cartouche de Belga, voilà le curieux duo parti pour le sud et, plus loin encore, vers un voyage dans le temps, au plus nauséabond de l'Histoire de Belgique. Daniel Sabre et sa passagère Marlène sont les véritables ressorts d'une intrigue qui semble linéaire et agréablement nostalgique, connaît son sommet à quelques dizaines de pages de la fin mais ne cesse ensuite de s'intensifier jusqu'à la dernière page – car, oui, l'auteur en avait encore sous la pédale. Rien n'était gratuit dans cette étrange promenade et, au final, vous atterrissez dans un territoire inattendu où « la grandeur de l'homme, c'est sa faculté à surmonter sa haine, sa jalousie et sa colère » : « ôter une vie, c'est ôter la sienne ». Rien à redire. A.L.

ROMAN



Montevideo
★★★★☆
ENRIQUE VILA-MATAS
Traduit de l'espagnol
par André Gabastou
Editions Actes Sud
272 p., 22,50 €,
ebook 16,99 €.

« L'ambiguïté du monde est une évidence »

Avec « Montevideo », l'écrivain espagnol Enrique Vila-Matas ajoute quelques nouveaux pièges à son œuvre.

ENTRETIEN
PIERRE MAURY

Une trentaine de livres traduits, les uns plus surprenants que les autres, font d'Enrique Vila-Matas un écrivain insaisissable, plus enclin au pas de côté qu'à la ligne droite. L'architecture de son œuvre, bourrée de références littéraires, est à la fois cohérente et évolutive. Chaque texte, souvent inclassable, ajoute une pièce à une grande maison pleine de courants d'air et de reflets trompeurs. *Montevideo*, qui vient de paraître en français, s'inscrit à la perfection dans cette perspective. Mais où le ranger parmi les cinq tendances narratives énumérées dans l'ouvrage ? Peut-être dans la sixième, que le narrateur pressent sans jamais la trouver.

Une phrase de Voltaire, croisée contre toute attente dans un article sportif, pourrait donner une clef : « Le secret d'ennuyer est celui de tout dire. » Mais il y a tant de serrures... Avec l'aide d'Alzira Martins, qui a assuré le va-et-vient entre le français de nos questions et l'espagnol de l'auteur, nous avons tenté d'en ouvrir quelques-unes. Fidèle à son esthétique, Enrique Vila-Matas n'a pas toujours entrebâillé les portes derrière lesquelles nous espérons des révélations.

Mais ses réponses nous ont permis de nous rassurer. On peut oublier ce livre italien (Prix Italo Calvino) qui vient

d'être traduit et publié en France, *Nocturne de Gibraltar*, de Gennaro Serio, qui raconte l'enquête autour d'un crime commis à Barcelone, dans lequel on retrouve, dans un salon de l'hôtel Rodoreda, le cadavre d'un jeune journaliste qui interviewait l'écrivain Enrique Vila-Matas. Vila-Matas. S'étant volatilisé, c'est sur ce dernier que portent les soupçons de l'assassinat. Mais, n'ayez crainte, ce n'est que de la fiction. C'est du moins ce que l'on peut supposer après notre entretien...

Il y a, dans *Montevideo*, une scène d'entretien avec une artiste écrivaine qui devrait inhiber toute personne amenée à vous poser des questions sur le livre. Est-ce une sorte de clin d'œil ?

Non. Ce n'est qu'une façon de présenter un certain aspect de la personnalité de Madeline Moore, l'artiste écrivaine qui, comme tous les autres personnages du livre, a son côté charmant et son côté terrifiant.

Une ambiguïté s'installe très vite sur la personnalité du narrateur : vous-même ou un autre ? Il est vrai que, d'une part, on pratique « le jeu du Je est un autre » et que, d'autre part, l'ambiguïté est une notion fondamentale dans ce texte. Tout cela est-il très concerté ou est-ce que cela surgit spontanément ? Le narrateur est un autre. Les caractéristiques essentielles de mon roman sont l'ambiguïté et la complexité. L'ambiguïté est absolument délibérée, et je dirais même obligée puisque l'ambiguïté du monde est pour moi une évidence.

Vous donnez l'impression de vous

Il n'est pas nécessaire de tout voir ou de tout expliquer

”



Enrique Vila-Matas n'a pas vraiment permis d'entrouvrir les portes de ses secrets. © ESTUDIO OUTUMURO.

débattre (ou de vous ébattre ?) dans un labyrinthe littéraire. Et, comme il est trop complexe pour en trouver la sortie, vous repoussez les murs. Voyez-vous les choses ainsi ?

Vos propos sont séduisants mais j'ignore si c'est ainsi que je vois les choses. De fait, elles m'apparaissent différentes dans chaque roman. Toujours la complexité. Au début de ma carrière, j'ai été un adepte de la légèreté et, à présent, je suis plus proche de la multiplicité. A mesure que je vis, je me complique davantage la vie.

Les très nombreuses références à des écrivains et à des titres de livres constituent-elles une sorte de bibliothèque idéale ? Une parmi d'autres possibles ? Une parmi une multitude de possibles. L'industrie éditoriale poursuit un rythme effréné. Et des auteurs du siècle passé, certains parmi les meilleurs, sont déjà presque oubliés. Je les cite dès que j'en ai l'opportunité, et ainsi je les ramène à la vie. De tout temps, j'ai cité. Par caprice, par admiration pour un auteur... Mais je les cite dans une démarche qui est toujours pour le moins inspirante.

Le « je » du récit pense, en descendant un escalier : « Je me demandai s'il y eut, un jour, une explication expliquant quelque chose. » Croyez-vous, ou non, à l'utilité d'expliquer ce qu'il y a dans un livre ?

Il n'est pas nécessaire de tout voir ou de tout expliquer. Je rappelle dans le livre l'histoire du poète W.H. Auden traversant les Alpes en train avec quelques amis. Alors qu'il était plongé dans la lecture d'un livre, ses compagnons ne cessaient de s'extasier devant la majesté des paysages. Pendant une fraction de seconde, il détacha son regard de l'ouvrage, regarda par la fenêtre du wagon et reprit alors sa lecture en disant : « Un seul regard est largement suffisant ».

1. Traduit de l'italien par Maia Rosenberger, avec une postface d'Enrique Vila-Matas, L'Orma, 272 p., 21 €.

S Le Soir et Premier Chapitre vous offrent de lire les premières pages de ce livre sur notre site.

ESSAI



Superfaible
★★★★☆
LAURENT DE SUTTER
Editions Flammarion / Climats
400 p., 22 €.

« La critique appauvrit la vérité »

Pour le philosophe belge, la puissance des arguments hérités de la pensée critique a généré un champ de ruines. Il propose dès lors de redevenir « superfaibles », mais libres à nouveau.

ENTRETIEN
WILLIAM BOURTON

Nous avons un avis critique et souvent péremptoire sur tout et tous, constate Laurent de Sutter dans son dernier essai, *Superfaible*. Mais à force de dézinguer le présent, on oublie de construire le futur...

Il est devenu compliqué de convaincre quelqu'un qui ne partage pas notre point de vue qu'il a tort, et inversement. Dès lors, du point de vue de la force des discours, tout se vaut... Mais d'où vient cette « égalité » ?

Elle a été constituée à travers plusieurs siècles de pensée critique : pensée formalisée de manière magistrale par Kant, puis diffusée par Marx, par l'École de Francfort, par Michel Foucault, etc. La critique a accompagné la tolérance religieuse, la démocratisation générale de la pensée, du débat, etc., mais il y avait un bug dans le programme, qui se

manifeste aujourd'hui. Et ce bug, c'est la puissance qu'il met entre les mains de ceux qui l'utilisent, et le fait que rien, nulle part, ne peut venir s'y opposer. Ça peut aller de vous et moi qui sortons d'une salle de cinéma en disant : « C'était nul », à des considérations beaucoup plus graves et décisives sur la politique du moment, l'avenir de la planète, etc.

Ce que le « programmé critique » a laissé tomber, c'est le futur – de la planète notamment ?

Oui. On n'a pas envie de renoncer à cette puissance qui est la nôtre. Et ceux qui, aujourd'hui, nous disent qu'il faut faire la part des choses de ce qui est faux et de ce qui est vrai, quelque part, se donnent les verges pour se faire battre parce qu'en face, on va dire exactement une chose : le platiste, le climatocéphique ou le complotiste, c'est au nom de la réalité, de la vérité, que son combat a lieu – une réalité et une vérité qu'il ex-

pose à nos yeux comme la chose la plus rationnelle du monde. Alors évidemment, les scientifiques, et d'autres, hurlent à la bêtise... Mais ils ne sortent pas du jeu. Le jeu continue, entre violence et arrêt – le jugement marque un stop – sans que jamais personne ne puisse mettre sur la table quelque chose qui tient de la ligne de fuite par rapport à cette espèce de danse mortifère, sans poser la question de l'après.

Précisément : après la « critique de la raison critique », il y a quoi ?

La critique travaille au sécateur, et quand on a tout enlevé, on peut écraser le peu qui subsiste d'un coup de talon... Adopter une perspective qui ne soit plus prédiquée par la critique, ça implique de fonctionner dans le sens inverse. De se dire : « Qu'est-ce que je peux rajouter à la description que je suis en train de faire du monde, de telle manière à ce que cette description nous permette de faire davantage de choses que moi dans

la critique ? » Parce qu'elle appauvrit la vérité jusqu'à peu près rien, on ne peut jamais rien faire : une fois que le jugement est tombé, on est coincé avec une chose morte. Si on adopte un point de vue qui résiste à cette tentation d'exécution, alors la question est de savoir quelles sont les possibilités, les puissances qui accompagnent notre description du monde. Et là, plus on rajoute d'éléments, plus la description est riche, plus les puissances qui peuvent accompagner ces descriptions peuvent nous faire avancer dans une direction ou une autre.

S Le Soir et Premier Chapitre vous offrent de lire les premières pages de ce livre sur notre site.